Enjeux politiques de la traduction des toponymes

Afaf Said

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1670>

DOI : 10.4000/traduire.1670

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2019

Pagination : 48-58

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Afaf Said, « Enjeux politiques de la traduction des toponymes », *Traduire* [En ligne], 240 | 2019, mis en ligne le 20 juin 2019, consulté le 05 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1670> ; DOI : 10.4000/traduire.1670

Enjeux politiques de la traduction des toponymes

Afaf Said

Dans un ^{xxi}^e siècle frappé par bien des guerres et conflits, marqué par les défis de la diplomatie et des relations internationales complexes et très sensibles, le rôle des traducteurs en tant que médiateurs de langage et de culture a gagné en importance. Les conflits politiques contemporains, qui ne peuvent plus être résolus en faisant appel uniquement aux circonscriptions locales, ont mis la traduction au rang d'acte politique jouant un rôle crucial dans les tentatives de chaque partie de légitimer sa version de la réalité. Ainsi, la traduction représente désormais un enjeu de pouvoirs coercitifs exercés à la faveur de l'une ou l'autre des parties concernées.

Des communautés militantes de traducteurs sont apparues dans les années 1990 pour lutter contre l'injustice. Elles estiment que les traducteurs doivent être formés pour répondre non seulement aux besoins des marchés, mais aussi à ceux de la société. Ils traduisent ainsi afin de promouvoir la paix et les Droits de l'homme. Ils se considèrent comme politiquement engagés en tant qu'agents de résistance. La Déclaration de Grenade, publiée à l'issue du premier Forum international sur la traduction, l'interprétation et l'activisme, qui s'est tenu dans cette ville

en 2007, rejette l'hypothèse que les traducteurs soient des véhicules neutres entre les idées et les cultures.

La politique ne peut pas exister sans la langue (Chilton et Schäffner 1997: 206). L'interaction internationale implique différentes parties parlant plusieurs langues, celles-ci étant les produits de conditions politiques, socioculturelles, historiques et idéologiques variées. Pour assurer la communication entre ces parties, la traduction et l'interprétation diplomatiques sont indispensables.

L'histoire témoigne des relations étroites entre le pouvoir politique et la traduction. Cette relation est clairement déterminante dans les différents domaines d'information, notamment la presse, convoités par les élites politiques qui en connaissent le rôle central. Les médias sont ainsi devenus un terrain de « guerre des mots ».

Les différentes dépêches de presse, leurs traductions et les récits circulant dans toutes les régions du monde, créent de la confusion dans la perception et la compréhension des événements et de « l'autre ». Les médias se sont mis à construire des récits servant des intérêts politiques et idéologiques. La manière dont on choisit de désigner une zone géographique ou un lieu disputé est une des façons d'illustrer ces idéologies. Tout en constituant une source d'information précieuse sur la culture et les pratiques langagières, les toponymes deviennent donc témoins de l'Histoire.

D'ailleurs, dès que l'on parle de la guerre des mots et des informations, on pense directement aux programmes politiques des parties impliquées, ainsi qu'à la guerre militaire et aux événements qui s'y rapportent. Par ailleurs, il existe une guerre sémantique, encore beaucoup plus dangereuse, qui mérite d'être envisagée d'un point de vue traductologique.

C'est pourquoi nous avons choisi de consacrer cet article à l'analyse de la toponymie et des doubles désignations des lieux saints de Jérusalem, qui sont ancrées dans deux cultures religieuses et dont la traduction est aussi délicate que celle de notions politiques. Nous entendons par toponymie l'étude des significations variées des désignations des lieux. Les toponymes sont le reflet des divers contextes politiques dans lesquels ils émergent. Actualisés en discours, ils font donc émerger les différents sens que leur attribuent les locuteurs. De ce fait, l'analyse des processus de redénomination aide à révéler les conflits extralinguistiques inhérents à ces toponymes.

Dans de nombreux pays du monde, les toponymes doubles et bilingues sont couramment utilisés. Aussitôt qu'une personne voit des panneaux de signalisation indiquant deux noms différents pour le même lieu, elle comprend qu'elle se trouve dans un pays où prévaut la coexistence socio-ethnique.

Nulle part ailleurs qu'à Jérusalem, les traditions et patrimoines juifs, chrétiens et musulmans ne s'imbriquent à ce point et ne se soutiennent les uns les autres. Dans ce microcosme de la diversité spirituelle, des peuples différents vénèrent les mêmes lieux sous des noms distincts. La directrice générale de l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO), Irina Bokova, confirme à ce propos que «la reconnaissance, l'usage et le respect de ces noms sont essentiels¹».

Néanmoins, ces noms sont parfois exploités de façon à éliminer l'identité de «l'autre». À titre d'exemple, l'esplanade des Mosquées à Jérusalem est vénérée par les musulmans en tant que Haram Al-Sharif (Noble Sanctuaire) et par les juifs en tant que Har Ha-Bayit (mont du Temple). Certaines agences de presse veillent à mentionner ce lieu saint par ces deux noms à la fois. D'autres au contraire se contentent d'employer une seule désignation, soit juive, soit arabe. Ces décisions relèveraient-elles de questions éditoriales, ou bien de choix chargés idéologiquement pour répondre à d'éventuelles considérations politiques, idéologiques et/ou religieuses?

Cet exposé se propose ainsi d'analyser l'image et l'identité discursive des toponymes sacrés dans les médias, qui contribuent justement à transmettre les modèles intellectuels et les idéologies que les individus et les cultures exercent sur le processus de communication.

Cadre de l'étude et résultats

Corpus, contexte et méthodologie de l'enquête

Tout a commencé par exemple quand l'UNESCO s'est prononcée sur le statut de la vieille ville de Jérusalem et des lieux saints qu'elle abrite: les textes de cette organisation plutôt

1. <http://whc.unesco.org/fr/actualites/1568>

spécialisée dans les aspects culturels ont alors pris une dimension politique et religieuse. Il était ainsi avéré que de telles prérogatives culturelles sont parfois concomitantes avec un conflit extérieur entre deux ou plusieurs de ses États membres. Très tôt, la confrontation des points de vue a émergé dans plusieurs médias. En Palestine, en Israël, aux États-Unis, au Liban, en Syrie et en Arabie saoudite, on suivait les actualités pour comprendre ce qui se passait à Paris au siège de cette illustre organisation.

Le conseil exécutif de l'UNESCO a adopté en 2016 un texte sur des sites sacrés de Jérusalem privilégiant les termes arabes pour les désigner. L'opposition suscitée par ce document se concentre sur le choix de certaines appellations; le terme juif «mont du Temple» n'est ainsi jamais utilisé pour parler de l'esplanade des Mosquées et le «parvis du Mur des Lamentations» suit entre parenthèses le nom arabe «place Al-Buraq». Ces exemples montrent que le simple fait de privilégier un nom suffisait à conclure que l'UNESCO niait ou détournait tout lien entre ces lieux et l'un ou l'autre peuple.

La comparaison de différents textes fait apparaître une confrontation forte des points de vue toponymiques dans les différentes langues, phénomène que nous avons choisi d'appeler «communication multilingue orientée». Dans ce contexte, les traductions deviennent le fruit d'un processus de filtrage informationnel de réécriture et d'édition. Ce mode de communication multilingue reflète l'appropriation discursive véhiculée par les mêmes thématiques dans différentes langues, procédé par lequel les différentes parties manifestent leur conception des sites et espaces sacrés.

La confrontation des points de vue pourrait être légitime puisque les différents journaux et médias ne partagent pas forcément les mêmes idéologies ni la même ligne éditoriale. Mais ce qui pose question, ce sont les traductions et les versions multilingues rédigées au sein d'une même agence de presse, à savoir Reuters dans le cas présent.

Certes, les traducteurs sont censés transmettre le message tel qu'il figure dans le texte source. Mais est-ce toujours possible eu égard aux particularités extralinguistiques et culturelles des éléments à traduire? Les toponymes sont toujours liés à un contexte donné et donc plus ou moins porteurs d'idéologie, qu'il s'agisse d'un corpus d'idées ou de convictions orientées ou non

vers l'action politique. Ainsi sont-ils toujours porteurs de connotations dont il faut tenir compte en traduction, en fonction de l'audience cible.

Toute forme de désignation d'un élément impliqué dans le cadre d'un récit donné offre un cadre interprétatif qui guide et contraint les réactions à ce récit. Certains toponymes ont ainsi des équivalents dans d'autres langues, ce qui facilite bien évidemment la communication et le dialogue entre les cultures. Par exemple, Jérusalem est « القدس » (Al-Quds) en arabe et « ירושלים » en hébreu, et Hébron est « חברון » en hébreu et « الخليل » (Al-Khalil) en arabe, le lieu saint d'Hébron (Al-Khalil) est « מערת המכפלה » (ma'arat ha-makhpela) en hébreu, et « sanctuaire d'Ibrahim » (الحرم الإبراهيمي) [Al-Haram Al-Ibrahimi]] en arabe.

Traduire pour une organisation internationale comme celle des Nations unies, qui réunit plusieurs États membres dont les idéologies et les intérêts ne concordent pas forcément, est une tâche des plus ardues. Chaque mot, guillemet, parenthèse, virgule et point comptent, et la connaissance de la langue source suppose que soient maîtrisés non seulement sa syntaxe, son vocabulaire, ses expressions imagées et ses métaphores, mais aussi ses connotations, allusions et présupposés culturels, historiques, littéraires, politiques et sociaux. Les traducteurs employés par une telle organisation sont mis tous les jours à l'épreuve des relations diplomatiques entre les pays et doivent, selon Zaina Kenge², toujours garder à l'esprit les questions politiques délicates et les sensibilités existant entre les États membres. Ils doivent aussi veiller à transférer le sens et à respecter littéralement ce que dit le texte source. Il en va de même pour les différentes catégories linguistiques visées par les agences de presse. Comment par exemple transférer le terme « mont du Temple » en arabe ? Doit-on respecter le choix des versions sources et le rendre par la traduction arabe littérale, à savoir جبل الهيكل (*Jabal Al-Haykal*), ou bien le recontextualiser en le remplaçant par le terme arabe « Al-Haram Al-Sharif » (Noble Sanctuaire) ? D'aucuns pourraient considérer ces deux termes comme équivalents, alors que d'autres y voient des noms porteurs d'idéologies – le rejet de « l'autre » implique forcément le rejet des termes qui représentent toutes ses idéologies.

2. Traductrice arabe à l'ONU : www.youtube.com/watch?v=9DiDSIUzF4Q

Processus sociopolitique, la traduction des toponymes exige parfois le transfert des noms de départ vers des libellés distincts et parfois très différents. Oui, un même lieu pourrait porter deux noms dans deux langues différentes, et l'on pourrait juger opportun de les traduire. Mais quand ils sont considérés comme porteurs d'idéologie et défenseurs des droits d'un peuple, il convient de réfléchir attentivement avant de choisir le nom qui désignera un lieu conflictuel.

Dans le monde arabe plus précisément, la culture et la religion conditionnent l'élaboration de la communication. La censure dans cet espace revêt plusieurs aspects politiques, religieux et/ou sociaux. Le traducteur arabe tend à mettre en place une censure préventive, et ainsi à rendre l'information plus vague pour éviter de choquer. Par exemple, Irina Bokova a publié le 14 octobre 2016 une déclaration³ à propos de Jérusalem et ses remparts, dans laquelle elle exprime son propre point de vue sur la problématique de Jérusalem.

ANGLAIS	FRANÇAIS	ARABE
The Al Aqsa Mosque/ Al-Haram al-Sharif, the sacred shrine of Muslims, is also the Har HaBayit – or Temple Mount – whose Western Wall is the holiest place in Judaism, a few steps away from the Saint Sepulcher and the Mount of Olives revered by Christians.	La mosquée Al Aqsa/ Al-Haram-al-Sharif, sanctuaire sacré des musulmans, est aussi le Har HaBayit – ou mont du Temple – dont le mur occidental est le lieu le plus sacré du judaïsme, à quelques pas du Saint-Sépulcre et du mont des Oliviers révé­rés par les chrétiens.	إنَّ المسجد الأقصى/ الحرم الشريف مكان مقدس للمسلمين تماماً كما أنَّ جبل الهيكل ومنه الحائط الغربي هو المكان الأكثر قدسيّة في الديانة اليهوديّة، والذي يقع على بعد بضعة خطوات من كنيسة القيامة وجبل الزيتون الأماكن المقدّسة للمسيحيين.* * La mosquée Al Aqsa/Al-Haram-al-Sharif est un sanctuaire sacré des musulmans autant que le mont du Temple dont le mur occidental est le lieu le plus sacré du judaïsme, à quelques pas du Saint-Sépulcre et du mont des Oliviers révé­rés par les chrétiens.

Figure 1. Extrait de la déclaration de la directrice générale à propos de Jérusalem et ses remparts.

L'usage du verbe «être» nous paraît ici hautement délicat du fait que les musulmans comme les juifs revendiquent leur légitimité sur Jérusalem en utilisant des noms qui leur sont propres. Néanmoins, le traducteur arabophone semble avoir essayé d'éviter l'effet fort du verbe «être» en reformulant le message destiné au public arabe musulman.

3. <http://whc.unesco.org/fr/actualites/1568>

Nous remarquons que l'usage du verbe «être» dans les versions française et anglaise exprime explicitement le fait que ce lieu est le même pour les musulmans comme pour les juifs, alors qu'aucune de ces deux communautés n'y admet la légitimité de l'autre. Cependant, le traducteur-rédacteur arabe a reformulé le message et s'est contenté d'en admettre l'importance égale pour tout le monde sans le préciser directement comme c'est le cas en anglais et en français. Après avoir vérifié le «contenu nucléaire» de ce verbe, le traducteur peut décider par fidélité aux intentions du texte – confirmer l'importance de Jérusalem et ses lieux saints pour chacun – et négocier la violation du principe abstrait de littéralité (Eco 2006 : 107), sans le conserver.

Le traducteur de médias doit avant tout jouer le rôle d'un communicateur qui prend en considération les attentes de son lectorat. Dans un premier temps, il se tourne vers la société réceptrice et comprend son positionnement par rapport au sujet abordé, les idées et les idéologies qu'elle préfère entendre.

Aux fins de cet article, nous avons choisi 30 textes en anglais publiés entre 2013 et 2018 par l'agence internationale de presse Reuters sur l'à-propos des décisions de l'UNESCO et du rôle crucial des lieux dans le conflit israélo-palestinien. Nous avons examiné leurs traductions en arabe et plus précisément les traductions des toponymes sacrés des lieux situés sur des territoires connus comme la Terre sainte, Israël ou la Palestine. Les données ont été analysées selon l'approche de la théorie de narration et plus particulièrement le processus de «*framing by labelling*» (Baker 2006) qui est l'une des principales références dans l'étude des systèmes conflictuels de désignation.

Afin d'avoir un aperçu de l'image discursive de ces toponymes dans la presse aujourd'hui, cette dernière étant l'un des canaux privilégiés pour la circulation d'idées contradictoires, nous avons choisi comme méthodologie l'observation du profil général des occurrences de ces toponymes, afin de relever quels types de signifiants sont mobilisés par les noms propres et de quelle manière ils sont amenés dans les différentes langues.

Résultats et réflexions

L'analyse comparative et sémantique des textes et de leurs traductions dévoile une démarche traductionnelle que Toury (1995) qualifie de comportement social contextualisé. Cela permet

aussi d'observer les traces réelles de l'activité de nomination et de montrer qu'elle sert moins à désigner des fragments de réalité qu'à les construire en fonction de l'expérience sociale des locuteurs.

C. Schäffner et S. Bassnett stipulent aussi à ce propos que les textes journalistiques passent toujours par une étape de recontextualisation et que toute recontextualisation implique une transformation. Elle extrait des signes et des sens du contexte original afin de les introduire dans un autre contexte, aussi bien culturel que politique. Elle implique un changement de sens et parfois de *skopos* du texte original, et sert ainsi à des fonctions complètement différentes, ce qui entraîne des réactions variables.

Nous avons donc analysé les fonctions culturelles, identitaires et politiques, qui font des noms propres des termes privilégiés pour se positionner idéologiquement. Autrement dit, le présent article s'attache à étendre le répertoire des fonctions discursives des noms propres, de leurs emplois contextuels et de leurs variétés pour établir des mises en perspective avec les débats journalistiques. Voyons par exemple le graphique suivant :

Figure 2. Aperçu des tendances traductives.

Nous remarquons tout d'abord que les versions anglaises de notre corpus préfèrent désigner le lieu systématiquement par sa double appellation. Leurs auteurs font en sorte de ne jamais perdre de vue le contenu historique des différents toponymes.

Porteur de valeurs et de sens multiples, le nom propre constitue un véritable lieu de mémoire discursif pour l'histoire ou la légende qui contribue à l'élaboration des grands récits collectifs de chaque culture. P. Siblot (1997: 33) souligne à ce propos que «nommer, c'est nécessairement prendre position à l'égard de ce que nous désignons». Ainsi, la presse prend de la distance dans ce contexte, en indiquant la double dénomination «esplanade des Mosquées (mont du Temple pour les juifs)» côté francophone, et «Temple Mount (Haram al-Sharif)» côté anglophone (Bourdon 2009: 240).

Notre analyse dévoile néanmoins deux tendances distinctes dans les textes originaux en anglais d'un côté, et dans leurs traductions arabes de l'autre. Les textes sources tendent à utiliser la double désignation des lieux considérés comme saints par deux parties en conflit historique et identitaire, et ainsi à prendre de la distance avec les considérations en matière de toponymie, étant donné la complexité et la sensibilité des questions religieuses dans ce conflit. D'ailleurs, seules les citations échappent à cette tendance diplomatique: les auteurs ne conservent dans ce cas que la désignation employée par la personne citée.

Quant aux traductions arabes, la tendance est de s'approprier les lieux en utilisant dans la plupart des cas les noms relevant de la culture arabe et musulmane. Selon H. Guillorel (1999: 71), «en nommant l'espace, on se l'approprie, finalement on produit du territoire». Ainsi, la dénomination crée le lien entre les hommes et les lieux. Toutefois, elle ne s'applique ni aux citations ni aux phrases explicatives de différents noms de lieux, dans lesquelles les traducteurs ne s'accordent apparemment pas la même liberté qu'ailleurs et se trouvent obligés d'utiliser la traduction littérale du terme «mont du Temple» en arabe. Dans un seul cas, le traducteur a glissé le terme arabe à côté du terme juif.

Les textes analysés emploient également des «mots connotés» (Huyghe 2017) comme *the site*, *the holy site*, *the sacred compound*, *the area*, etc., pour renvoyer au lieu considéré; le point de vue est alors intégré «instructionnellement» dans le sens du mot – à charge alors pour les locuteurs d'employer le mot dont la connotation convient à leur intention discursive. Notre analyse dévoile que ces noms connotés ont tous été appropriés

et remplacés par des désignations arabes du lieu, à savoir الحرم القدسي الشريف⁴, الحرم الشريف⁵ ou bien الحرم⁶.

Ce faisant, les traducteurs sacrifient le degré de diplomatie ancrée dans les textes sources pour ne mettre en avant que la partie de l'histoire reconnue par leurs lecteurs. Force est de mentionner que, dans la plupart des cas, toute partie explicative des relations entre le peuple juif et le lieu saint a été supprimée dans les traductions arabes.

Cette analyse quantitative des stratégies traductionnelles employées lors de la traduction des toponymes nous a aidés à cerner ces deux tendances dans les traductions journalistiques, qui sont parfois conditionnées par le contexte. Les noms possèdent une importance significative, ils font partie d'un récit et donnent des informations sur leurs référents chez les lecteurs cibles. Face à ces aspects extralinguistiques, certains traducteurs optent pour la traduction littérale de ces noms. D'autres se donnent la liberté d'adapter ces noms propres et géographiques aux conventions et aux règles de la culture et de la langue cible, ou encore de supprimer les dénominations qui ne relèvent pas de perceptions arabes et pourraient paraître choquantes dans un texte destiné aux arabophones.

Conclusion

Pour conclure, les traducteurs journalistiques sont des «diplomates» qui essaient de satisfaire aux exigences de leur lectorat. Le choix d'un toponyme est le reflet des idées politiques, religieuses et identitaires défendues par les locuteurs. Lors d'une redénomination, les acteurs expriment leur volonté de redonner du sens à un lieu et de montrer qu'il appartient à telle ou telle partie. La redénomination devient ainsi un acte d'appropriation symbolique. Ces décisions toponymiques ne sont alors plus définies seulement en fonction d'enjeux linguistiques, politiques et idéologiques.

En dépit du fait que les études contemporaines concernant la toponymie sont peu nombreuses en sciences humaines, on constate depuis quelques décennies un regain d'intérêt pour ce

4. Al-Haram d'Al-Aqsa.

5. Al-Haram Al-Sharif (Le Noble Sanctuaire).

6. Al-Haram.

sujet, notamment en sciences du langage (Akin 2000, Gardy 1987, Guerin 1998). Pourtant, si en raison des enjeux géopolitiques, l'acuité de cette question nourrit sans relâche les travaux des chercheurs, la toponymie des lieux religieux et culturels n'a pas beaucoup attiré leur attention. Peu de travaux concernent les stratégies adoptées lorsqu'il s'agit de les traduire d'une langue-culture à l'autre, d'où la nécessité d'envisager davantage ce sujet d'un point de vue traductologique.

afafisayed@gmail.com

Afaf Said est traductrice de profession, du français et de l'anglais vers l'arabe, spécialisée dans les traductions au sein des organisations internationales. Diplômée en 2016 du master Traduction et terminologie juridiques et financières de l'Université Sorbonne Nouvelle, elle est désormais engagée dans un parcours de recherche auprès de l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT).

SOURCES CITÉES

- BAKER Mona, « Reframing Conflict in Translation », in *Social Semiotics*, 2, 2007, p. 151-169.
- BAKER Mona, *Translation and Conflict: A Narrative Account*, Londres, Routledge, 2006.
- BOURDON Jérôme, *Le Récit impossible: le conflit israélo-palestinien et les médias*, Bruxelles, De Boeck, 2009.
- CHILTON Paul Anthony et SCHÄFFNER Christina, « Discourse and Politics », in van DIJK Teun Adrianus (dir.), *Discourse as Social Interaction*, Londres, Sage, 1997, p. 206-230.
- ECO Umberto, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Paris, Grasset, 2006.
- GUIDÈRE Mathieu, *Introduction à la traductologie*, Bruxelles, De Boeck, 2010.
- GUILLOREL Hervé, « Toponymie et Politique », in AKIN S. (dir.), *Noms et re-noms*, Rouen (France), Publications de l'université de Rouen, 1999, p. 61-91.
- HUYGHE Richard, « Qu'appelle-t-on un lieu? », in CISLARU Georgeta (dir.), *L'acte de nommer: une dynamique entre langue et discours*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2017, p. 189.
- LADMIRAL Jean-René, « Traduire, c'est-à-dire... Phénoménologies d'un concept pluriel », in *Meta*, 3, 1995, p. 415-20.
- SCHÄFFNER Christina et BASSNET Susan, *Political Discourse, Media and Translation*, Newcastle upon Tyne (Royaume-Uni), Cambridge Scholars Publishing, 2010.
- SIBLOT Paul, « D'un nom l'autre », in *Nouvelle revue d'onomastique*, 29-30, Paris, Société française d'onomastique, 1997, p. 176-188.